Vendredi 3 février 2012 • 00h36 [GMT+ 1]

NUMÉRO 147

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

▪ PERSPECTIVES DE LA CLINIQUES PSY INTERNATIONALE ▪

• Pour cette nouvelle chronique, je me suis mis moi aussi au cinéma. Voici un modeste article sur un chef d'œuvre indiscutable, **TAKE SHELTER**, actuellement sur nos écrans.
Ce second film du metteur en scène de trente-trois ans Jeff Nichols, donne, entre autre, un éclairage très surprenant, inattendu, sur la psychiatrie américaine • ***François Leguil*** •

Un père encore jeune, Curtis LaForche, vient de perdre le sien. Ouvrier, ou contremaître, dans l'Ohio, il est la proie de cauchemars atroces : une tornade fracasse sa demeure ; enragé, son chien manque de l'égorger et, presque, le mutile ; l'ami proche, compagnon de chantier, l'agresse et le blesse grièvement ; son épouse songe à le poignarder ; sourde de naissance, sa petite fille avec laquelle il faut parler la langue des signes, est à ses côtés exposée à ces attaques, victime avec lui d'un monde où tout indique que leurs existences sont en péril. A l'issue de ces nuits d'horreur, l'aube n'est qu'approfondissement du malheur ; le réveil augmente le malaise et l'angoisse s'installe avec sa comparse d'intolérable perplexité. Des présages, que lui seul reconnaît, le persuadent de l'imminence d'un cataclysme naturel. Il se demande s'ils ne sont pas hallucinés, puisque nul autre ne les aperçoit. Curtis doute de sa raison, consulte son médecin de famille, s'entretient avec une psychologue qui sait l'écouter, refuse de converser avec un

autre qui veut expliquer sa hantise croissante par l'hérédité lourde d'une schizophrénie maternelle. Secourable et chaleureux, son frère aîné accourt. Tendre et gracieuse, son épouse est solidaire. Les générosités amicales se multiplient. **En vain : la démence est là, qui guette après l'avertissement des accès qui l'annoncent.**

***Take shelter* est bien davantage qu'un film de plus sur la folie et sur la complexité ambiguë de ses liens avec la normalité.** C'est un film sur « le sentiment tragique de la vie » ; « un Miserere, chanté par une multitude fouettée du destin (qui) vaut autant qu'une philosophie » écrirait précisément l'héroïque professeur de Salamanque. Ce sont également deux bonnes heures qu'on ne voit pas durer et que l'on quitte convaincu qu'on songera longtemps à l'émotion d'avoir reçu une leçon ardente qui marie le tellurique et l'intime, le corps des êtres et leur histoire, qui parvient à démontrer, plan par plan, que les ressources de la raison empruntent les chemins de sa faiblesse.

C'est un film sur l'Amérique moyenne, c'est-à-dire profonde. L'Amérique laborieuse de l'opulence chrétienne désormais sous crédit ; celle des champs fertiles d'une banalité quotidienne qui devient presque enviable lorsque sa monotonie semble s'accorder à l'illusion de la permanence des choses. Autant préciser que c'est beau ; à couper le souffle parfois, tellement la réussite des images est certaine.

C'est un film sur la vérité de la folie et sur la force calamiteuse de son réel irrécusable, quand gronde une menace hallucinée plus sombre que l'orage exagéré par le délire.

Découvrir *Take Shelter* est vérifier que, quand bien même elle demeure celle du très intempestif DSM, une forte civilisation peut aussi scruter l'entrée dans une psychose, isoler les coordonnées symboliques de sa survenue, raconter une « dissolution imaginaire » avec autant de clartés, sinon plus, que dans la plupart des tentatives qui ont été proposées depuis le récit de la *Weltdämmerung*, du crépuscule du monde de Daniel Paul Schreber. Mais, ici les fissures du ciel et le tremblement des sols se produisent dans la sobriété d'une minutie artistique, traquant le détail et sa trivialité magnifiée afin d'enrôler chaque instant dans la célébration d'une poésie capable de montrer l'étrangeté inquiétante des univers trop ordonnés.

Le scénario est celui d'un amour qui ne protège pas de l'angoisse, mais qui l'engendre parce qu'il n'est plus lui-même protégé par le modèle d'une conjugalité adossée à l'exemple vivant du dévouement paternel (« mon père est mort en avril dernier », précise Curtis). L'abri qu'est le foyer familial n'abrite plus le sujet : il faut en creuser un second, un abri chargé d'abriter l'abri ; le creuser réellement, sous terre, quitte à se ruiner et ruiner les siens. Telle est l'histoire : le drame d'un homme et d'une femme, de leur enfant, ainsi qu'une fiction sur le lien de l'homme à la mère de leur petite fille sourde. **Un homme, une femme, un enfant : cela nous parle, puisque cela parle de nous**.

La « **clinique** » implicite de Jeff Nichols est celle d'une longue tradition - plus de cent vingt années entre Moreau de Tours et

Henri Ey à Bonneval - qui interroge **le rapport du rêve et de la folie.** Elle pose qu'il y en a un et, certes à sa manière, s'approche de l'hypothèse de l'inconscient. **Avant de la transformer, le jeune Lacan n'a pas caché qu'il tenait compte de cette recherche théorique** : « **en démontrant dans la paranoïa que sa phase féconde comporte un état hyponoïde : confusionnel, onirique, ou crépusculaire, nous avons souligné la nécessité de quelque ressort organique pour la subduction mentale où le sujet s'initie au délire** » (Autres écrits, p. 67). Dans un dialogue au pathétisme poignant, Curtis, Michael Shannon, avoue à la si jolie Jessica Chastain : « it's not just a dream, it's a feeling ».

Il ne s'agit pas, dans ces lignes, d'épouser la supposition étiologique d'une dissolution d'un niveau de conscience mais, très cursivement, d'**observer les effets d'une formation de l'inconscient lorsqu'elle se confond avec l'événement de corps qui la prolonge** telle la concrétion d'une affection inflammatoire. Instruit aux bonnes sources d'une « **biologie lacanienne** », le spectateur comprend devant l'écran de quelle manière se fomentent les conditions qui font d'une personne le martyr possible et funeste de son inconscient. Il devine aussi comment **une défaillance symbolique rend compte d'une mise en continuité du réel et de l'imaginaire, transformant l'espace où le corps se meut et l'atmosphère qui diffuse la parole, en une lice d'ordalie infernale**, imposant au sujet une épreuve insoutenable par l'obligation affolante d'avoir à se mesurer au cosmos pour sauver sa pauvre vie et celle des siens.

Le point n'est pas de dire l'erroné de la psychopathologie qui identifie pratiquement le rêve et le délire. Elle est solide et argumentée, mais l'expérience psychanalytique ne la valide pas et la réfute. On conçoit pourtant qu'à leur insu de nombreux scénaristes et artistes l'ont exploitée. Malgré une sorte de syncrétisme peu productif pour la clinique, cette manière de théoriser les faits avait parfois fière allure : « le miracle de notre vie psychique, c'est précisément que portant en nous, au fond de nous-même, immanent à notre nature, la folie, nous ne nous abandonnions pas à elle, que nous puissions lui résister et ne lui consentir qu'une infiltration calculée dans la rêverie, ou des interruptions aisément et rapidement « contrôlées » dans nos émotions et passions » (H. Ey, Etude 8, p. 263). La doctrine, comme on voit, reste celle d'un cerveau - maître. Mais, maître pour maître, la réalité d'un mécène n'est pas celle d'un censeur. La reconnaissance des « valeurs » imaginaires et symboliques de la vie onirique dans la clinique a servi et sert, plus qu'aucune autre considération, l'inspiration des artistes qui souhaitent traiter des mystères de la pathologie mentale. On se souvient que, dans ***Inception*** de **Christopher Nolan**, Léonardo di Caprio et Marion Cotillard descendent ou gravissent tous les étages de niveaux de conscience qui ne peuvent pas ne pas faire penser aux fameux « **Principes** » d'**Hughlings Jackson**.

Splendide et fascinante fiction d'une apocalypse ordinaire, profonde et vraisemblable, *Take Shelter* confirme que **l'Amérique des créateurs préfère**

l'hypothèse de l'inconscient au forçage des explications génétiques et neurologiques qu'elle ne met en scène que pour en montrer les possibles conséquences eschatologiques (en faisant un peu songer à Lacan en 1974 qui, devant les Italiens, avoue ne plus s'intéresser qu'à la science fiction !). Lorsque le second psychologue propose de s'en tenir à une causalité héréditaire – « il faut partir de la schizophrénie de votre mère » - Curtis LaForche (Michael Shannon) qui n'a coché que deux des cinq cases sensées établir ce diagnostic, se lève et s'en va en silence. **L'implacable destin et les choix du sujet tendent bien mieux la corde du récit, qui est celui d'un insupportable réel où les tendresses de l'amour se mélangent à l'épouvante d'une rupture des « amarres de l'être »**. A trois ou quatre reprises, l'histoire s'infléchit autour d'une conviction : la solution est morale, elle dépend de l'assomption d'une décision subjective. Bourgeois installé, le psychiatre lui-même n'est pas ridicule ; il tempère sa prescription par la recommandation d'un travail réflexif qui, certes, demeure « humaniste », mais combien différent de la morgue des « soignants » qui s'imaginent que l'efficacité de leurs médecines justifie l'arrogance d'opérer sans la parole.

Le personnage principal est Curtis LaForche. Prénom anglo-saxon ; patronyme d'origine manifestement française. Cela renvoie à l'époque du grand voyage dans la *Démocratie* de Tocqueville et Beaumont. Ce n'est pas aller chercher trop loin. Nombre d'entre nous aiment les Etats-Unis d'Amérique parce que la gravité des problèmes dont ils sont le lieu indique que c'est peut-être bien là qu'apparaîtront une bonne partie des moyens de la solution.

Sans considération pour le risque de lasser, rappelons qu'**en 2013 la cinquième classification statistique des diagnostics psychiatriques – sans doute la plus gratinée – sera publiée**. Les USA sont le pays où les mandarins de l'organicisme médical, alliés aux espérances des pharmacies expéditives, l'ont emporté sur les post-freudiens de *l'american way of life*. Remarquer aujourd'hui que c'était couru d'avance n'est pas acquiescer à un cynique *vae victis* : en 1980, le recul de la psychanalyse était aussi bien la « victoire » de la brutalité conquérante sur un certain « enkystement de la pensée » (Autres écrits, p. 238).

Oscar Wilde assurait : « un homme ne sera jamais assez soigneux dans le choix de ses ennemis ». Et dans le choix de ses alliés ?

Les artistes et le peuple des spectateurs ne se trompent pas : jamais statistiques et déterminismes abstraits n'étancheront la soif commune d'entendre parler des malheurs et des bonheurs de vivre, dans leur infinie variété et non pas dans la vilaine plaisanterie de leur cotation chiffrée. Humble et grande, la dernière scène de *Take Shelter* est définitive. Elle révèle ce que Lacan enseigne, suivant Aristote ; **l'essence de l'amour est dans l'amitié dont le secret est une vertu** : « **c'est au courage à supporter la relation intolérable à l'être suprême que les amis se reconnaissent et se choisissent** » (Encore, p. 78). Debout sur une plage de l'Atlantique, entourant tous les deux leur petite fille privée des sons du sens, regardant stupéfaits une tempête qui

vient de l'horizon, qui approche et grossit – une « vraie » tempête, cette fois – l'homme contemple la femme, puis l'interpelle doucement. Elle répond : O.K.

▪ DOCUMENT ▪

Mme Edwige ANTIER, députée de Paris (UMP) et pédiatre, a communiqué à M. Gérard Miller, psychanalyste et universitaire, le document suivant, adressé à son collègue Daniel FASQUELLE, auteur d'une proposition de loi intéressant la pratique de la psychanalyse.

LETTRE OUVERTE À DANIEL FASQUELLE
concernant la proposition de loi
visant l'arrêt des pratiques psychanalytiques
dans l'accompagnement des autistes
PAR EDWIGE ANTIER

Mon cher collègue, cher Daniel,

Je ne doute pas de ta sincérité dans la démarche qui a animé ta proposition de loi "visant l'arrêt des pratiques psychanalytiques dans l'accompagnement des personnes autistes, la généralisation des méthodes éducatives et comportementales et la réaffectation de tous les financements existants à ces méthodes".

Dans le débat soulevé, je pense que tu te dois d'entendre l'information nécessaire sur la réaction des professionnels.

Nous ne parlons plus "d'autistes", mais de patients atteints de "troubles du développement dans le spectre autistique" car ces troubles relèvent de pathologies multifactorielles et demandent des prises en charge au cas par cas. Laisser croire que les pratiques psychanalytiques sont utilisées au détriment des

accompagnements comportementalistes des patients est un procès extrêmement dangereux faits aux pédopsychiatres des CHU, dont le Ministère de la santé a fait les chefs d'orchestre de la prise en charge de ces patients. Les parents d'enfants autistes sont dans une colère légitime car les querelles de chapelles ont déjà freiné le déploiement de toutes les compétences dont ils ont besoin. Je trouve très aggravant d'alimenter, par une proposition de loi, le procès d'intention fait à de grands médecins qui vouent leur vie à la recherche et au soulagement de ces souffrances. Tous les travaux et toutes les contributions sont intéressantes en ce début de siècle qui sera celui des grandes découvertes sur le fonctionnement du cerveau et de ses interactions très précoces avec le monde environnant. Le devoir de l'Etat est de donner les moyens à cette recherche tout en améliorant l'aide à ces familles, et en particulier la formation et le nombre des auxiliaires de vie scolaire.

Notre gouvernement a fait de grands efforts, malgré les difficultés économiques actuelles, pour en augmenter le nombre, mais cela ne suffit pas. C'est dans ce sens que les parlementaires peuvent aider ces enfants, tout en laissant le Ministre de la santé en charge de veiller aux bonnes pratiques, et la Ministre de la cohésion sociale de l'accompagner. Notre collègue sénatrice, Valérie Létard, a livré un excellent rapport doté de propositions sur la question. Entrer au niveau parlementaire dans un débat de choix médical est nocif pour les patients et pour leurs familles, démobilisateur pour des Chefs de service hospitaliers en première ligne lorsque le médecin de ville ou le personnel de la crèche alerte la famille. S'immiscer dans le travail multidisciplinaire de l'équipe en charge à ce moment déjà angoissant, ne rend pas service à ces enfants.

Bien à toi,

Edwige Antier

Pédiatre et Députée de Paris.

▪ NOUVELLES DU BRÉSIL ▪

Dilma, ou la fin de « La fin de l'histoire »

Par Marcelo Veras. De Bahia.

Un sondage récemment publié par le plus important journal brésilien, la *Folha de São Paulo,* nous suggère qu'un **symbole du père** ne suffit plus à maintenir l'unité dans un pays aussi grand que le Brésil**.** Pourtant, d'autres pays d'Amérique comme le Venezuela ou la Bolivie parviennent malgré le pouvoir grandissant de l'opposition, à maintenir à flot le style populiste. Ce sondage montre que la popularité de la Présidente Dilma, à la fin de la première année de son mandat, est supérieure à celle des douze premiers mois d'exercice de Lula. Si ce dernier avait déjà réussi à obtenir 50 % d'approbation au bout d'un an de gouvernement, Dilma (il y a deux ans presque inconnue des 200 millions d'habitants du pays) possède aujourd'hui une côte de popularité autour du 60 %. Le style Dilma est opposé à celui de Lula. Elle incarne plutôt la femme–méduse, celle qui fait trembler même le ministre des forces armées. La discrétion et la quête de résultats font la règle. De plus, la rupture avec l'ancienne diplomatie s'avère évidente. Elle a été mise en acte cette semaine, avec le changement radical dans la relation avec Ahmadinejad, qui était plus qu'ambigüe à l'époque de Lula.

Les résultats de ce sondage s'imposent au moment où Francis Fukuyama dans un article publié dans le dernier numéro de *Foreign Affairs*, revisite – et ceci à la grande surprise des lecteurs – sa position sur la **Fin de l'histoire** au prisme de l'idée du **Futur de l'histoire**. Cela interroge directement le Brésil, puisque la question posée par Fukuyama est de savoir si la démocratie libérale pourrait survivre au déclin de la classe moyenne. Sa réponse est nette : le temps est venu de rendre à l'Etat plus de pouvoir, ce qui ne peut se faire, selon lui, sans un certain usage du populisme. Est-ce dès lors la fin de la fin de l'histoire ? Et la position de Fukuyama est-elle une bonne clé pour appréhender le Brésil d'aujourd'hui ?

Au Brésil toute analyse de la question vise à souligner, au contraire, une certaine usure du modèle charismatique de Lula (quelque peu teinté de populisme). Ce modèle est, à ce jour, perçu comme une porte ouverte à des concertations politiques douteuses et à des scandales concernant le financement des campagnes électorales. La classe moyenne grandit sans cesse, même si les programmes entamés pour éradiquer la

pauvreté ont échoué. L'échec du système brésilien découle des formidables complexités de la gestion bureaucratique, et de la montée en puissance des instances qui surveillent et dénoncent toute irrégularité, et ceci sans discerner mauvaise foi et incapacité de gestion.

Du coup, l'avenir des grands projets pour faire croître la nouvelle classe moyenne s'avère fort menacé. Les rêves libéraux des années 1990 devraient être suivis d'une réponse agile de la machine bureaucratique dans les travaux d'infrastructure, surtout dans la sphère de l'énergie et du traitement de l'eau et des égouts. Or, puisque l'on ignore comment mettre en œuvre des politiques nationales pour profiter de la vague du développement, qui baigne une décennie d'or, on fait appel au **maître contrôleur**. Au lieu d'investir dans la bonne gouvernance, on dépense des fortunes, augmentant chaque fois plus les salaires de tout le dispositif juridique de surveillance. Est-ce que cela empêche ou freine la corruption ? En pratique, le résultat s'avère décevant.

Entretemps, on pénalise les administrateurs publics des hôpitaux, les maires des petites villes. Les agents, tout en assumant des postes, sans être capables de faire face aux normes de plus en plus complexes de la bureaucratie et du regard surveillant, sont perçus comme des grands méchants, qui empêchent le déploiement d'un avenir prometteur, peuplé d'héritiers et de gardiens d'un système corrompu dès sa naissance. On impose des appels d'offres partout, mais le délai d'un appel d'offres est en moyenne de quatre mois. Il est presque impossible de prévoir avec quatre mois d'avance tous les besoins d'achats qui vont faire fonctionner une ville, par exemple, sachant que dans les petites municipalités brésiliennes le niveau de scolarité des maires et des élus est très bas.

L'aspiration à devenir le héros de la dénonciation est un trait identificatoire qui rassemble les meilleurs jeunes avocats brésiliens. Cependant, **il ne s'agit pas exclusivement d'une affaire d'idéaux, puisqu'au Brésil les institutions juridiques offrent les meilleurs salaires de la bureaucratie** (un jeune juge ou procureur peut bien gagner le salaire du président de la république). A contrario, les fonctionnaires chargés de la gestion des hôpitaux, des écoles ou de tout autre bureau de l'administration publique, sont mal payés et très surveillés. **Les exigences de contrôle rendent la gestion quasiment impossible** : c'est David contre Goliath. D'un coté, un directeur d'unité publique mal préparé, avec un salaire très bas et surveillé en permanence; de l'autre, plusieurs instances (y compris une presse avide de scandales) qui abritent une caste, qui touche les meilleurs salaires brésiliens, avec des agents très bien préparés, car issus de concours très difficiles, qui surveillent et punissent sans cesse. Ce n'est pas la révolution culturelle chinoise, mais c'est quand même un autre versant du **déclin du père** ๖

- Vous êtes arrivé à la dernière page de la Lettre de Lacan Quotidien.
Déçu ? La soif du gai savoir vous tenaille ? Vous vouliez lire encore d'autres articles cliniques, critiques, d'orientation analytique ? Ou vous tenir informé des prochains évènements des champs freudien et culturel ? Rassurez vous : Lacan Quotidien se poursuit sur son site, ici.-

A l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article", Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Note de bas de page : à mentionner dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

membre de la rédaction victor rodriguez @vrdriguez (sur Twitter)

correctrice pour la rubrique *nouvelles du brésil anne-marie sudry*

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & family

lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪suivre Lacan Quotidien :

• ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

• pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : gil caroz

• secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

• EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.